

## L' ANKOU ET SON FILLEUL

*CADIC. Contes et Légendes de Bretagne, IV, 25.*

Il y avait, dans un village de Bretagne, un malheureux ouvrier charpentier qui avait pris sa forte part des peines d'ici-bas. Il avait beau promener la varlope, jouer de la tarière, suer sang et eau, la misère, ainsi qu'une louve, rôdait sans cesse à sa porte, et la faim à son foyer mêlait sa voix à celle du grillon, pour chanter sa complainte désolée.

La fortune est si dure aux pauvres hères! à lui, au lieu d'écus neufs dans son escarcelle, c'étaient des enfants qu'elle envoyait en tant que bénédiction. Chaque année était la bonne. Il en avait dans l'alcôve, dans la huche, dans la paille de l'écurie et dans le foin du grenier, - une douzaine. Il ne savait plus où en mettre, lorsque, à son grand désespoir, un treizième lui survint. Que faire? Pourvoir à l'entretien de ce marmot-là, évidemment. Mais en attendant, il s'agissait de le baptiser, et trouverait-on seulement un parrain, puisqu'on avait déjà mis à contribution tous les voisins ? Hé! oui certes, le cas était embarrassant.

Pour le résoudre, le charpentier se mit à courir les routes, s'adressant au hasard, et lui demandant simplement un personnage juste et honnête.

Le premier qui s'offrit à lui fut le diable. « Veux-tu de moi? dit-il.

- De toi? répliqua l'autre; nenni point. Oublies-tu que tu es le père du mal et des gens malhonnêtes? Ce n'est pas ce qu'il me faut. » Et il lui tourna le dos sans façon. Il rencontra bientôt saint Pierre : « Je suis, lui déclara celui-ci, le portier du paradis. Nul n'y entre qu'avec mon autorisation. Ton fils n'aura pas meilleur parrain.

- Oui-da, répondit le charpentier, on parle de toi en excellents termes par ici. Il y a cependant des gens qui contestent tes mérites. Il paraît que tu laisses entrer là-haut quantité d'ouvriers de la dernière heure qui, leur vie durant, n'ont su que mal faire

de leur langue et de leurs dix doigts et que tu tiens quitte pour un acte de contrition. Ça n'est pas de la justice vraie. Je crois que eu n'es pas encore l'homme qui me convient.

À force de recherches cependant, le charpentier finit par rencontrer ce qu'il lui fallait, et même mieux. Il s'en allait par la nuit sombre, le long d'un chemin creux, le cœur angoissé et l'esprit noyé dans les idées tristes, quand soudain il entendit le bruit d'une charrette grinçante qui avançait vers lui et il aperçut une étrange apparition. C'était l'Ankou (la Mort) en personne, qui, la faux sur l'épaule et revêtu d'un linceul dissimulant mal ses os décharnés, achevait sa tournée à travers les villages.

Il eut un mouvement d'effroi.

« Allons! brave homme, lui dit le singulier promeneur, ne t'épouvante pas. L'heure dernière n'est pas sonnée pour toi. Je ne te veux d'ailleurs que du bien, car il ne convient pas que le malheur s'acharne toujours sur les mêmes. Je sais ton embarras. Tu cherches un parrain qui soit juste et honnête. Je doute qu'il y en ait un plus juste et plus honnête que moi. M'acceptes-tu?

- Ah dam! cette fois volontiers, déclara le charpentier. On te reproche bien d'emmener les gens, les uns un peu tôt, les autres un peu tard. Personne du moins ne reste après toi. Tu agis honnêtement et justement à l'égard de tout le monde. Voilà le parrain qui me plaît»

Le lendemain il y eut une fête splendide, à l'occasion du baptême du treizième du charpentier. Les cloches sonnaient leurs plus joyeux carillons, l'église était ornée comme en un jour de pardon et, sur la place du village, une longue table était dressée, couverte d'abondantes victuailles, à laquelle tous les habitants étaient conviés. Le parrain avait prétendu régler les choses royalement. Chacun mangea à son appétit, et il y a même lieu de penser que l'on but avec excès.

L' Ankou n'avait dit mot, pendant tout le repas, mais au moment de réciter les grâces il se leva et, se tournant vers le père : « J'ai maintenant, déclara-t-il, de par le baptême, des droits sur ton fils. Je veux qu'il soit médecin. Quand il aura sept ans, amène-le-moi, et je l'instruirai de telle façon qu'aucun homme de l'art, en aucun pays du monde, ne saurait rivaliser avec lui. »

Sept années se passèrent, durant lesquelles le charpentier dut se surpasser au travail, pour donner la becquée à ses petits, et, au bout de sept ans, voilà qu'un jour il vit revenir l'étrange compère dans son équipage boiteux. Il fallut bien lui livrer l'enfant, car à l'Ankou personne ne se risquerait à manquer de parole.

« Sois sans inquiétude, dit-il au père; lorsque je te reconduirai ton fils, tu auras lieu d'en être fier. Aucune maladie ne résistera à sa science. Moi seul en triompherai, quand l'heure sera sonnée. » Ils partirent, le maître emmenant son élève dans son mystérieux royaume. L'enfant se mit au travail. Il apprit ses lettres, il se forma aux bonnes manières. À dix-huit ans c'était un jeune homme accompli; mais de médecine il n'avait pas encore reçu la moindre notion. Le professeur n'avait pas l'air de se presser.

« Sois sans inquiétude, répétait-il, l'art médical est chose de médiocre importance. La science du docteur le plus illustre tiendrait facilement au bout de mon doigt. Je t'enseignerai une recette qui te servira davantage auprès des malades que les formules alambiquées des médecins sortis de l'école. »

À vingt ans, l'élève apprit la recette. « Elle est extrêmement simple, observa l'Ankou. Je serai moi-même ton auxiliaire. Lorsque tu seras appelé à donner tes soins à un malade, je t'apprendrai aussitôt, s'il y a des chances de le sauver. Si tu me vois auprès de sa tête, ce sera bon signe; il guérira. Si tu m'aperçois à ses pieds, rien à tenter; il sera irrémédiablement perdu. Maintenant va, tiens compte de ce que je t'ai enseigné et je te promets que tu seras, sans tarder, le médecin le plus riche de la

terre. Au surplus n'oublie pas que j'exige de toi l'obéissance la plus formelle. La plus petite dérogation à ma volonté te serait fatale. »

La parole de l'Ankou se réalisa à la lettre. Jamais médecin ne remporta plus de succès que celui-là. Les décisions étaient infaillibles. À première vue, il déclarait si un malade avait ou non des chances de guérison et pas une seule fois il ne se trompait :

Aussi accourait-on vers lui de toutes parts ; on lui confiait les cas les plus extraordinaires et, tandis que ses confrères criaient famine, sa fortune était faite en quelques mois.

Le bruit public eut vite colporté la renommée de ses cures merveilleuses jusqu'à la cour. Or justement la fille du roi était en ce moment atteinte d'un mal mystérieux qui l'amenait petit à petit aux portes du tombeau. Elle semblait se consumer sur place. En vain les plus habiles hommes de l'art lui avaient-ils apporté leurs remèdes. L'affection continuait son œuvre et la mort n'était plus qu'une question de jours.

Le monarque s'affolait, car il aimait beaucoup sa fille. Il donna l'ordre d'aller quérir le célèbre thaumaturge que tout le monde vantait.

Celui-ci se refusa à partir. Il fallut que le roi lui-même le vint chercher.

« Guéris mon enfant, guéris mon enfant, gémissait le pauvre père, en se jetant à ses pieds, et je te céderai la moitié de mon royaume. »

Quand le médecin arriva au lit de la malade, il ne put réprimer un mouvement de désappointement. Il secoua la tête d'un air résigné et laissa tomber des paroles de condamnation. « Il est trop tard; elle est perdue: ce n'est plus qu'une question d'heures. »

Il avait en effet aperçu l'Ankou auprès de la tête, la faux déjà levée, comme s'il s'apprêtait à frapper.

« Guéris-la, guéris-la! cria le prince, la voix entrecoupée de sanglots, et je te la donnerai pour ta femme et je te choisirai pour héritier.»

L'émotion qui étreignait le cœur des assistants s'empara du médecin lui-même, sans compter que la perspective des magnifiques récompenses qu'on lui proposait lui paraissait bien séduisante. Il leva les yeux vers son parrain. Celui-ci avait toujours son mauvais sourire et le bras dressé, dans le geste du moissonneur qui va couper le blé.

« Je sais que je joue gros jeu, murmura-t-il, mais tant pis, je n'ai pas le courage de résister aux larmes de ce père et de me refuser à de si belles espérances. »

Le lit était à bascule. D'un mouvement brusque il appuya fortement sur le rebord. Les jointures se dessoudèrent, l'axe se déplaça, la malade se trouva changée de bout. C'était le salut. La mort était évitée, car par suite du déplacement, l'Ankou était maintenant à la tête. Il eut un regard de colère terrible vers son filleul, tourna vers lui la pointe de sa faux et quitta la place, lentement, avec l'air de quelqu'un qui médite une vengeance.

La convalescence de la princesse fut une affaire de quelques jours. Bientôt elle était complètement rétablie. On ne parla plus dès lors à la cour que de préparatifs de noces. Le roi en effet était homme de parole. Il avait promis la main de sa fille au médecin et il entendait la lui donner, aussitôt que cela serait possible. À la ville, ainsi qu'à la cour, c'était une allégresse générale : « Quelle chance, se disait-on, d'être gouverné par un faiseur de miracles.»

Au milieu de la joie universelle, un homme pourtant semblait très préoccupé. Son air était triste, son allure inquiète : c'était le médecin, celui-là même qui aurait dû se montrer le plus heureux. Il n'avait pas oublié le geste irrité de son parrain et il songeait à part lui au sort qu'il lui réservait.

Le jour du mariage arriva, un vrai jour de fête pour le royaume.

Au milieu d'une foule immense de peuple, les deux époux reçurent la bénédiction nuptiale de la main d'un évêque, et le roi les invita à s'asseoir à côté de lui à la table du banquet, le front ceint d'une couronne brillante.

Personne ne se serait douté que pendant ce temps, la mort se tenait debout derrière les convives, et guettait avec impatience le moment de la vengeance. À minuit, quand les mariés se retirèrent dans leur appartement, elle était sur leurs talons. Un drame allait commencer.

Déjà la princesse s'était couchée; son époux s'apprêtait à la rejoindre. Il n'en eut pas le loisir. En se tournant vers le lit, il aperçut debout au pied de sa femme, son terrible parrain, le visage rayonnant d'une joie infernale, les orbites vides brûlant d'un feu sombre. Il poussa un cri d'effroi, et se jeta en avant, les bras tendus pour protéger son épouse. C'était trop tard. La faux de l'Ankou frappa au cœur et la malheureuse trépassa, sans qu'il lui fût possible de songer à la fuite.

Le bourreau ricanait : « Allons, filleul, dit-il, avoue que ton parrain procède vite en besogne, quand ça lui plaît. Il ne fait pas bon tromper la mort, vois-tu. Tôt ou tard elle a sa revanche. J'avais des droits sur ta femme. Tu as prétendu me les ravir. Tu en as été pour tes frais, puisque je les ai repris. Mais cela ne me suffit pas. Je veux que tu expies toi-même ta faute. La même tombe vous réunira, ta femme et toi, pour le sommeil nuptial. Suis-moi. »

Il n'y avait pas à protester. Le médecin s'engagea sur les pas de son parrain qui le conduisit dans son château. C'était loin, dans un pays inconnu, une vaste maison dont les murailles, formées du haut en bas de têtes de morts et de squelettes empilés, inspiraient une instinctive horreur.

Il eut un mouvement de recul, mais son compagnon le saisit par la main et l'entraîna en avant. Les chambres s'ouvraient d'elles-mêmes sur leur passage. Elles étaient noires et remplies d'attributs funèbres, cercueils et draps mortuaires. En revanche, elles étaient brillamment éclairées. Des milliers et des milliers de cierges

y brûlaient. Il y en avait par terre, contre les murs, le long du plafond, jusque dans les moindres recoins, les uns étincelants, les autres presque éteints.

« Ces lumières, reprit l'Ankou, sont les cierges de vies; elles représentent les jours des humains qui sont sur la terre. Ici celles des hommes qui connaîtront la vieillesse, là celles des hommes qui s'en iront tôt. Lorsqu'elles s'éteignent, fini de la vie. À moi le tour. J'emporte ma faux et je frappe.

« Regarde à côté, ces traces de cire. Le cierge de ta femme était là. Il y a plusieurs mois qu'il avait cessé de brûler. Tu as prétendu le ranimer malgré moi. Tu sais ce que tu as gagné. Tourne-toi maintenant du côté opposé et considère cet autre cierge. C'est le tien. »

Au bout de ce cierge il y avait encore un peu de flamme, mais vacillante, si peu vive, qu'elle semblait près de s'éteindre, au moindre souffle. Elle indiquait à peine quelques minutes de vie.

« Oh! parrain, s'écria le médecin épouvanté, ne pourriez-vous le changer contre cet autre dont la destinée serait plus longue ? »

L'Ankou hocha la tête et grimaça un sourire : « Que dirait ton père, s'écria-t-il, lui qui m'avait choisi pour ton parrain, parce que j'étais juste et honnête? »

Il n'y avait qu'à se résigner. À l'instant même d'ailleurs, la flamme jetait une dernière lueur et s'éteignit soudain ...

Ainsi que l'Ankou l'avait assuré, la nuit suivante les deux époux dormaient leur dernier sommeil sous la froide pierre du cimetière. Le médecin qui avait vaincu toutes les maladies avait lui-même trouvé son maître.

On ne joue pas en vain avec la mort. Quelque puissant que l'on soit, quelque succès que l'on remporte ici-bas, on ne montera jamais si haut qu'elle ne puisse nous atteindre. Le monde entier est son tributaire. À elle appartient toujours le dernier mot de l'histoire humaine.